

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 9 (1876)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

guera par trois caractères. Considérée objectivement, elle devra être : 1° *universelle*, pour remédier à la dualité de conscience, non pas sous telle ou telle forme temporaire seulement, mais toujours et partout; 2° *fondamentale*, pour remédier à cette dualité dans le centre même de la nature de l'homme, et non-seulement à la surface ou sur quelque point particulier de son être. Enfin, considérée subjectivement, il faut, pour qu'elle puisse mettre réellement fin à la dualité, qu'elle donne une règle à la liberté humaine, qu'elle *fournisse une morale*. Examiné d'après ces trois critères, le christianisme apparaît comme la religion absolue.

Ajoutons en finissant que le jeune auteur de ce travail remarquable portait déjà, au moment où il soutenait sa thèse, les germes d'une maladie à laquelle il a succombé au bout de quelques semaines. C'est avec un serrement de cœur bien naturel qu'amis et connaissances ont vu partir sitôt pour un monde meilleur ce débutant qui venait de se révéler comme un de ces esprits si rares qui prennent les questions théologiques au sérieux, et dont l'église a un si pressant besoin, sous peine d'être toujours moins à la hauteur de la tâche qui lui est imposée par l'état des esprits à notre époque.

PHILOSOPHIE

PROF. ULRICI. — DIEU ET LA NATURE ¹.

A la dissolution de l'école hégélienne, la philosophie allemande, lassée de ses vains essais d'idéalisme, alla comme affolée donner dans le borbier du matérialisme. Vogt, Moleschott et Buchner devinrent ses autorités, comme l'avaient été avant eux Fichte, Hegel et Schelling. La philosophie spéculative ne fut plus guères abordée qu'au point de vue de l'histoire : las de penser soi-même, on recher-

¹ *Gott und die Natur*. Von prof. Ulrici. Universität Halle, Preussen. 3. Auflage. Leipzig, Weigel. 1876. Les éditions nouvelles des ouvrages du professeur Ulrici se succèdent avec une rapidité remarquable. Ce fait prouve que si le matérialisme continue à être à la mode en Allemagne, on ne néglige pourtant pas de tenir compte des travaux qui défendent le spiritualisme et le théisme.

Nous comptons bien donner un jour l'analyse complète de l'important ouvrage que nous nous bornons pour le moment à annoncer, mais il faut

chait ce qu'avaient pensé les pères. Ritter, Zeller, Fischer et d'autres acquirent de grands noms par ce genre d'études. La pensée originale n'était, ou peu s'en faut, plus à l'ordre du jour.

On peut toutefois signaler un récent réveil du vieil esprit scientifique : la philosophie allemande renonce à envisager comme définitives les solutions d'un matérialisme superficiel ; elle se redresse et réclame un autre rôle que celui de commentateur des pensées d'autrui. Les ouvrages des professeurs Lotze et Ulrich sont assurément les plus considérables manifestes de cette nouvelle école. Leur méthode à tous deux est rigoureusement scientifique. On pouvait l'attendre de ce premier écrivain, qui est un maître en plusieurs sciences particulières. Renonçant à construire le monde a priori, comme le voulait naguères l'idéalisme, l'un et l'autre auteurs prennent leur point de départ dans les faits d'expérience, qu'ils interprètent par les lois de la pensée. Ne reculant devant aucune réalité, ils voient dans la physique non plus une ennemie, mais le fondement de toute saine philosophie.

Le professeur Ulrich commence par déclarer inacceptable la philosophie de l'a priori telle qu'elle a été conçue par l'idéalisme ; le point de départ doit être cherché dans le sujet qui connaît et dans les faits d'expérience correspondant à sa connaissance ; chercher ailleurs est inutile, et une conclusion autrement fondée que sur de telles données serait illégitime ; hors de là tout est illusoire. S'il y a lieu d'affirmer l'infini, ce ne peut être que dans la mesure où les faits du monde fini nous y contraignent ; si l'absolu existe, il demande à être défini non point a priori et par voie spéculative, mais à la suite d'un examen attentif des données de l'expérience.

Partant de là, l'auteur va se demander si les faits scientifiquement

que nous trouvons place en premier lieu pour un travail déjà en portefeuille et qui porte sur la psychologie du même auteur.

En attendant, vu l'importance et l'actualité du sujet, nous donnons ce simple compte rendu qui fera bien connaître la nature des questions traitées dans cet ouvrage. N'oublions pas d'ajouter que cette analyse est empruntée à un journal populaire américain, *l'Indépendant*, qui se publie toutes les semaines à 30 000 ou 40 000 exemplaires. Il est intéressant de voir quel genre de problèmes les feuilles américaines les plus ordinaires, qui n'aspirent nullement au rang de revues, peuvent examiner devant le commun des lecteurs. Quel contraste avec le vide désespérant de nos journaux qui ne craignent rien tant que d'aborder quelques idées, si simples soient-elles !!

constatés sont de nature à postuler des affirmations touchant un monde qui dépasserait les limites de l'observation. Dans un précédent ouvrage, *Glauben und Wissen*, l'auteur avait relevé ce fait, que l'enseignement dit scientifique consiste pour une notable partie, en outre des faits observés, en théories imaginées pour expliquer des faits; celles-là relèvent de la foi scientifique, et non du domaine de la connaissance proprement dite. La théorie atomique, par exemple, et celle de l'éther, la théorie darwinienne et autres analogues, ne sont pas affaire d'expérience, mais bien des *hypotheses* que l'observation peut confirmer ou détruire. Il faut donc nous défendre dès l'entrée contre le procédé qui consiste à imposer comme démontré tout ce qui prend nom de science : nous ne *connaissons* que ce que nous avons observé; les *conclusions* tirées des faits observés sont infiniment moins certaines que ces faits mêmes, et il y a lieu de soumettre à un contrôle sévère les théories et postulats proposés. C'est ce qu'entreprend maintenant notre auteur.

La doctrine scientifique de la *matière* se présente la première à notre attention. L'auteur fait à cet endroit une remarque dont l'évidence frappe tout esprit réfléchi : la physique, dit-il, repose sur la métaphysique. Le naturaliste use et abuse des termes de *force* et de *matière*; il semblerait parfois qu'ils doivent suffire à tout expliquer. Quels sont cependant ces nouveaux dieux qu'on présente à notre culte? qu'est-ce que la matière et que sont ses forces? La science est ici sans réponse : un spectre hante les profondeurs de l'espace et de la durée, mais son nom est « mystère. » Nous constatons expérimentalement les modes de sa manifestation, mais sans en pénétrer la nature. La question est d'ordre essentiellement métaphysique. Il n'est pas de naturaliste assez osé pour prétendre que les sens suffisent à résoudre ce problème : la psychologie, aidée de la physiologie, ayant suffisamment démontré le caractère tout subjectif de nos sensations, il n'est plus permis de conclure de celles-ci à la nature de leur cause objective. Ici, comme en maint autre endroit, apparaît l'impuissance de tout système matérialiste, car on n'avance guères à expliquer le connu par l'inconnu. La science ne parvient donc pas à expliquer la matière; conclusion assurément peu nouvelle, mais dont le trop fréquent oubli est cause de graves malentendus. Tant que, renonçant à faire miroiter leurs définitions purement formelles, les maîtres de la science ne nous auront pas mieux éclairés sur ces points importants, on a droit d'envisager comme bâtie en l'air toute philosophie qui se dit basée sur les

notions de force et de matière. Reprenant sa démonstration en ce qui concerne la notion courante de *lois naturelles*, notre auteur la trouve également flottante et indéterminée. Ainsi donc il suffit d'aborder la physique par son côté métaphysique pour se convaincre que sur ce terrain le savant vit comme nous dans une maison de verre, et n'est pas plus que d'autres à l'abri des jets de pierres.

Vient une critique des théories de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, etc., et, en elles toutes, l'auteur signale de graves incohérences. Ici encore, si rien n'est très nouveau pour le penseur sérieux, il y a lieu à réflexion pour la naïveté de maint savant trop crédule. La métaphysique des naturalistes est actuellement en pleine révolution : substances éthérées, fluides, courants, affinités, pôles et forces ont été au nom de cette science affirmés, puis niés à l'envi. Le cheval de bataille des physiciens était naguères encore l'éther ; mais voici la chimie qui pencherait à s'en passer, et la physique elle-même hésite sur les propriétés à lui attribuer : impondérable, on l'admet, il ne peut être attiré par les substances pondérables ; et cependant on se représente l'atome comme enserré dans une coque d'éther, qui ne peut être autrement maintenue que par l'attraction mutuelle de l'atome et de l'éther ! Spiller, auteur d'un estimable manuel de physique, est d'avis que c'est là qu'il faudrait chercher Dieu. Il y a dans cette direction donnée aux études critiques une tendance marquée vers le positivisme : habile à constater les lois, la science est si partagée dès qu'il s'agit des *causes*, qu'on en viendrait, avec Aug. Comte, à proscrire toute question ontologique.

En ayant ainsi fini avec la critique, l'auteur examine si, admettant la valeur objective de l'enseignement scientifique, on peut envisager de tels résultats comme définitifs, ou s'il ne faudrait pas plutôt postuler quelque autre réalité à l'appui et comme explication de la science même. La conclusion de cette nouvelle enquête sera que, au delà des existences et forces conditionnées dont traite la science, nous devons supposer une existence inconditionnée. Toutes les données de la science en effet, êtres (atomes, éléments cosmiques) et forces, sont des faits conditionnés ; les atomes ne sont ce qu'ils sont qu'en vertu de leurs rapports mutuels, hors de là ils seraient pour nous comme n'existant pas ; un être indéfini n'est rien, et une pluralité d'êtres définis ne peut être pensée qu'en tant que ces êtres se conditionnent mutuellement. En outre, les activités atomiques ne s'expliquent que par un mouvement antérieur qui les a conditionnées, et il

serait contradictoire d'admettre l'éternité du mouvement atomique, qui serait dans ce cas tout à la fois fini et infini: infini par supposition, et cependant fini puisque la condition des mouvements, qui ne peut être elle-même qu'une activité, doit en tout cas avoir précédé la première impulsion. Et qu'on ne prétende pas échapper à cette difficulté en recourant à la doctrine de la permanence des forces. Ce principe n'implique aucunement l'existence dans l'univers d'énergies en somme toujours égales à elles-mêmes qui se transformeraient en se reproduisant sans cesse et sans jamais s'affaiblir; on le conçoit à la vérité souvent ainsi, et les rhéteurs ne se font pas faute d'invoquer à l'appui le mythe de Protée; mais il y a loin de là à la saine doctrine scientifique. Celle-ci se garde d'affirmer, au nom du principe en question, que l'univers puisse subsister à jamais dans les conditions actuelles; pour ne citer qu'un témoignage entre plusieurs, la formule de Carnot (loi de la chaleur) montre l'effet utile des forces universelles en fin de compte et nécessairement réduit à zéro. Or, tout ce qui doit finir dans le temps doit pareillement avoir commencé; il en faut conclure que l'univers et que ses forces, qui sont conditionnées, sont l'œuvre d'une puissance antérieure.

D'accord jusqu'ici avec les philosophes Spencer et Fiske, notre auteur se sépare d'eux lorsqu'il s'agit de concevoir cette puissance. Pour objecter contre la possibilité de connaître l'absolu, M. Spencer doit méconnaître l'intention dans laquelle on vient de l'affirmer. Qu'on ne l'oublie pas, c'est en vue des faits observés, qu'il s'agit d'expliquer et de mieux établir, que l'on postule ici cet Être antérieur aux phénomènes. Postuler un être indéfini, si même ces termes n'impliquaient pas contradiction, ne nous avancerait en rien; un ensemble de phénomènes définis ne peut être expliqué qu'en faisant appel à une cause *définie*, procédant par actes également définis. Or, du moment où nous savons de source certaine qu'une chose existe et possède certains attributs, nous *connaissons* cette chose en quelque manière; une certaine connaissance de l'absolu est donc non-seulement possible, mais encore nécessaire et impliquée dans notre affirmation de sa réalité. Ce n'est qu'au point de vue d'une logique tout extérieure, ce n'est qu'en analysant l'étymologie des termes au lieu de peser leur valeur psychologique, que l'on peut dénoncer comme contradictoire la tentative de déterminer les attributs de l'absolu. Mais cette fin de non-recevoir porterait aussi, malgré l'intention des opposants mêmes, contre leur affirmation toute nue d'un absolu quelconque; car, nous le répétons, postuler un être

indéfini n'est d'aucun secours pour expliquer l'univers. Ou bien s'en tenir strictement aux phénomènes observés, ou bien définir les attributs nécessaires de la cause première, il n'y a de choix qu'entre ces deux alternatives.

Quant à la nature de l'être absolu, l'auteur ne peut voir en lui qu'une *libre intelligence*. Il est ici montré que les objections courantes contre la notion d'une personnalité infinie reposent sur une analyse psychologique insuffisante. La science comme telle présuppose d'ailleurs l'unité fondamentale de la nature et de l'intelligence; on ne peut contester ce point, de quelque doctrine psychologique qu'on se réclame: soit que le monde extérieur ait posé le monde des idées, celui-ci n'est qu'une copie de l'autre; soit que les lois de la pensée ne dérivent pas de celles du monde extérieur, le lien nécessaire entre ces deux ordres ne s'explique que par une harmonie préétablie; dans l'une et l'autre supposition, il faut admettre correspondance entre la pensée et son objet, et pour quiconque n'accepte pas l'enseignement du sensualisme, il résulte de cette correspondance une quasi-démonstration de l'attribut d'intelligence en question.

Quant aux relations de la cause première avec la nature, l'auteur maintient la *création* comme seule réponse admissible. A qui conteste la possibilité d'une création, il répond que toute opération de cet ordre est incompréhensible; mais que de faits nous sont imposés, que de données ne devons-nous pas enregistrer au nombre des choses connues, lors même qu'on se borne à les postuler sans les comprendre ni les expliquer! Entre ces notions qu'on peut appeler primitives (ultimates), citons les doctrines absolument nécessaires et absolument inexplicables aussi des atomes et de l'attraction en physique, de la sensation en physiologie. Il en est de même de la notion de création. Les objections qu'on lui oppose auraient exactement la même valeur à l'encontre de toute théorie émanatiste ou panthéiste, qui serait en outre foncièrement contradictoire. On ne peut appliquer ici l'adage: *ex nihilo nihil*, car en vertu de la loi de causalité, tout effet nécessaire a sa cause préexistante: le monde n'a pas été fait de quelque chose, mais bien créé par Dieu; la question de la substance qui aurait été mise en œuvre pour cette formation est donc psychologiquement oiseuse. Toute théorie panthéiste, a-t-on dit, implique contradiction; et comment concilier, en effet, que l'unité devienne multiple et demeure une tout à la fois? On n'échapperait à l'absurde qu'en refusant au fini l'attribut de substantialité, c'est-à-dire que par une sorte de suicide.

Il y a, dans la méthode philosophique comme dans la doctrine même du livre, une fermeté d'allures trop rare en pareilles matières. La présente édition est au courant des plus récentes découvertes. Nous ne savons pas d'exemple d'une discussion plus constamment élevée et digne des problèmes abordés.

(The Independent, New-York.)

Pour traduction conforme,

F. V. M.

CHARLES DOLLFUS ¹. — UN DIALOGUE SUR LA MONTAGNE.

Un petit volume qui, pour être petit, ne manque pas d'importance. Il se recommande à l'attention de tous ceux qu'intéressent les transformations de la pensée contemporaine; il se recommande spécialement à celle des lecteurs de la Suisse française, puisque ce dialogue a lieu sur les bords de notre lac et qu'il a pour occasion et pour point de départ le passage du prophète Daniel inscrit sur la tombe d'Alexandre Vinet : « Ceux qui auront été intelligents luiront comme la splendeur de l'étendue, et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice, brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité. »

Les éléments d'une double démonstration, celle de l'existence de Dieu et celle de l'existence de l'âme humaine, voilà le contenu de cet écrit. La clarté et le coloris du langage donnent de l'agrément à une argumentation toujours sérieuse. L'effort de l'auteur porte contre le matérialisme et contre un certain idéalisme. En opposition à ces doctrines, il établit d'abord l'existence de Dieu qu'il appelle : « l'impénétrable unité dont émanent les lois universelles. » Puis, et c'est la partie la plus considérable et la plus importante du dialogue, il établit l'existence de l'âme ou mieux des âmes humaines. Là, comme beaucoup le disent, les phénomènes psychologiques ne sont que des produits du cerveau; si c'est le cerveau qui pense, qui sent, qui veut, alors chaque pensée, chaque sentiment, chaque volonté a une réalité, — mais il n'y a point d'âme. C'est l'opinion que combat M. Dollfus. Pour lui, au contraire, l'âme, chaque âme, est un principe distinct. Dans les limites de notre expérience ce principe n'arrive à la conscience et à la pensée qu'à l'aide du cerveau. Le cerveau est l'organe de la pensée au même titre que l'œil est l'organe

¹ Genève, Cherbuliez et C^e, Paris, Sandoz et Fischbacher 1874, 62 pages.

de la vision. Mais de même que ce n'est pas l'œil qui voit, ce n'est pas non plus le cerveau qui pense. — Telle est la thèse fondamentale; les arguments sont empruntés à l'expérience, surtout à l'expérience psychologique. — La thèse de la réalité des âmes conduit M. Dollfus à celle de leur survivance après la mort. L'idée de leur préexistence ne l'effraye pas. Il est d'ailleurs aussi prudent que ferme dans ses affirmations. On en jugera par le fragment suivant qui est la conclusion philosophique du dialogue :

« Je prétends rester sur le terrain des faits démontrables, présents, attestés par l'expérience. Je ne connais qu'une chose pertinemment : c'est que j'ai une âme et qu'elle n'est pas celle d'autrui; une âme distincte, capable, à l'aide d'un corps distinct, de conscience, de volonté, et de développement; une âme reliée par son corps à la planète qu'elle habite, par celle-ci au système universel des mondes et des êtres que remplit de ses lois une impénétrable unité. Au delà, je perds pied dans des hypothèses aussi faciles à soulever qu'impossibles à vérifier. Mais il me suffit de savoir que l'état d'inconscience ou de conscience, l'apparition ou la disparition dans l'âme du moi, laisse intact son être, soustrait aux atteintes de la mort, aux accidents variables de la naissance et de la vie. Il me suffit de savoir, ce qui est également un objet non de conjecture mais d'expérience, que cette force incontestable, bien que mystérieuse, aspire à plus de lumière, à plus d'amour, à plus de puissance. Assuré qu'elle existe et que sa loi est le progrès, je suis assuré du même coup de sa destinée conforme à sa loi. Mon besoin de justice, qui veut une réalité correspondante à mon instinct le plus élevé et le plus impérieux, est ainsi satisfait. »

H.-A. N.

REVUES

JAHRBÜCHER FÜR PROTESTANTISCHE THEOLOGIE.

Annales de théologie protestante, — sous ce titre a commencé à paraître en 1875 une nouvelle revue trimestrielle, sous la direction de MM. Hase, Lipsius, Pfeiderer et Schrader, professeurs de théologie à l'université de Iéna, et avec le concours de théologiens appartenant la plupart aux facultés de Berne, Bonn, Giessen, Heidelberg, Kiel, Leyde, Strasbourg, Vienne et Zurich. C'est assez dire que pour la valeur scientifique, pour la richesse et la variété des travaux, cette Revue ne le cédera en rien à ses sœurs aînées. Ce sera pour ces der-